

**ALEXANDRINE TKATCHEFF**

**UNE RUSSE À ARLES**

**PENDANT LE CHOLÉRA DE 1884**



**Bruno Matéos**

**Académie d'Arles 8 mai 2016**

## Alexandrine Tkatcheff : une Russe à Arles pendant le choléra de 1884

Bruno Matéos

Académie d'Arles, 8 mai 2016

Le point de départ de cette étude est une photo joliment encadrée découverte dans une maison de famille. Quatre hommes et une femme posent pour le photographe arlésien Tourel<sup>1</sup>. Leurs blouses et les instruments médicaux artistement déposés sur le guéridon autour duquel ils sont assis proclament fièrement leur état. La légende de la photo, écrite d'une belle plume, le confirme et complète même: *Etudiants en médecine de Montpellier délégués à Arles (Epidémie cholérique de 1884)*. La suite de la légende nous révèle leurs noms: *Léopold Ducasse, Achille Ferran, Mme Alexandrine Tkatcheff [sic], Gabriel de Cliou, César Félix Trachewski*.

Arles, choléra de 1884... voilà qui devenait intéressant. Peut-être pourrais-je, comme disent les informaticiens, "faire parler le disque dur" et découvrir quelques faits inédits sur cet épisode de l'histoire arlésienne dont les grandes lignes sont bien connues.<sup>1</sup> Rappelons toutefois brièvement que le choléra a frappé Arles neuf fois au cours du XIXe siècle: 1832, 1835, 1849, 1852, 1854, et enfin 1884 qui verra le dernier épisode de ce fléau. Cette année-là il se propage à partir de Toulon où *La Sarthe* l'amène de Saigon. En juillet et août il frappe Arles après avoir fait de nombreuses victimes à Toulon et Marseille. Arles déplorera 187 décès sur les 8000 survenus en France.

Dans cette enquête à la Sherlock Holmes le fil d'Ariane était à l'évidence pour moi Gabriel de Cliou<sup>2</sup>. Auteur de la légende de la photo et membre de notre famille, j'espérais qu'il aurait laissé des documents sur cette période. Hélas, la partie de son *Journal* relative à son passage à Arles n'a pas été retrouvée. Je n'ai pu exploiter que quelques souvenirs conservés de son bref séjour à Arles. Des photos des belles Arlésiennes *Angèle* ou *Mathilde Maigre*<sup>3</sup> qui montrent que le fringant étudiant de 25 ans avait trouvé des moyens simples et reconnus des carabins toujours facétieux pour se délasser de l'hôpital et combattre les miasmes cholériques... Et puis ces cartes de visite qui nous rappellent des noms bien connus des Arlésiens: Jules Urpar (1857-1915), qui fut son condisciple à Montpellier avant de s'installer

---

<sup>1</sup> PEYRON, Louis, *Le choléra dans Arles du XIX<sup>e</sup> siècle*, Amis du Vieil Arles, coll. « Histoire d'Arles » n° 9, 2005

<sup>2</sup> Le Pouzin 30 novembre 1858- Bourg St Andéol 27 avril 1895.

<sup>3</sup> Née à Arles le 7 septembre 1854.

comme médecin à Arles, ayant soutenu sa thèse en 1883<sup>4</sup>. Médecin chef à l'hôpital peu après, il rédigea le constat de maladie mentale de Van Gogh en décembre 1889. Constant Martin-Raget (1859) aussi condisciple à Montpellier, établi comme médecin à Arles à partir de 1885. Il fut, avec le docteur Paul Waton-Chabert, l'auteur du constat médical dressé au moment du transfert du corps de Sœur Isabelet le 1<sup>er</sup> mai 1903.<sup>5</sup>

Et puis une dernière carte, particulièrement précieuse, qui allait me conduire loin, bien loin d'Arles. Celle de cette petite bonne femme au menton volontaire et au regard sombre qui porte un nom très avare de voyelles: Alexandrine Tkatcheff.<sup>6</sup> Oui, la jeune étudiante qui passa deux mois à Arles allait bientôt me révéler la richesse de sa personnalité et son destin hors du commun.

Sa carte de visite nous donne quelques indices qui ne sont pas sans intérêt. D'abord c'est une femme mariée « Mme »; mais, contrairement aux usages de l'époque<sup>7</sup>, elle indique son prénom « Alexandrine » et non celui de son mari. Ensuite elle se proclame « étudiant » et non étudiante. Enfin elle respecte la règle mondaine qu'une femme mariée n'indique pas son adresse. Toutefois un correspondant prudent (probablement Gabriel de Cliou puisque la carte était dans ses papiers) a noté au crayon le domicile « *Faubourg Celleneuve 32 Montpellier* ». Sans doute a-t-il mal entendu, d'ailleurs, ou noté à la hâte, car il s'agit en réalité du 42.

Avant de devenir Mme Tkatcheff, Alexandrine était mademoiselle Dementiev. Née à Saint-Pétersbourg le 17 juillet 1850 elle appartenait à la bourgeoisie et avait jeune encore perdu ses parents. Elle se retrouva à l'université au moment où des aspirations au changement commençaient à agiter les milieux étudiants. Partis de l'École de Médecine militaire, les troubles se propagèrent rapidement et atteignirent le 19 mars 1869 l'Institut technologique et l'Université.<sup>8</sup>

L'idéologie sous-jacente était inspirée par Netchaïev qui, poursuivi par l'Okhrana pour ses idées révolutionnaires, s'était enfui en Suisse. Dans l'été 1869 il était revenu en Russie et

---

<sup>4</sup> Essai sur les alcaloïdes des varaires.

<sup>5</sup> Amis du Vieil Arles, bulletin 85, mars 1994, page 21

<sup>6</sup> Dans cette étude j'ai pris le parti de ne pas unifier l'orthographe en caractères latins des patronymes russes mais d'employer celle qui correspond à la source utilisée.

<sup>7</sup> STAFFE, baronne, *Usages du Monde, règles du Savoir-Vivre dans la société moderne*, Paris, Havard, 1891, page 221.

<sup>8</sup> BIENSTOCK J.-W, *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie*, Paris, Payot, 1920.

avait constitué des sections dans les sept provinces du pays. À Saint-Pétersbourg il avait alors formé des groupes dont celui où vont se retrouver Tkatcheff et la jeune Alexandrine.

Leurs activités visent essentiellement à éveiller la conscience politique de leurs camarades par le moyen de proclamations distribuées sous le manteau. D'abord manuscrites elles auront rapidement besoin d'une plus grande diffusion. L'une d'elles est rédigée par le jeune étudiant en droit Piotr Tkatchev. Elle est intitulée « *Au Public* » et vient d'être composée dans l'imprimerie d'Alexandrine Dementiev. Car la jeune étudiante s'était mise en tête de permettre aux filles un meilleur accès à la culture et pour cela avait investi un héritage familial dans du matériel d'imprimerie. Mais l'attribution des 3000 roubles de l'héritage était soumise à une clause: le mariage. Pour Tkatchev et Alexandrine, nourris au Catéchisme révolutionnaire que leur mentor Netchaïev était en train d'élaborer, cet outil de propagande valait bien la peine de sacrifier à cette mascarade de mariage « bourgeois ».

La police n'aurait peut-être pas réussi à découvrir l'origine du tract en question si un évènement majeur n'était intervenu: la mort de l'étudiant Ivanov.<sup>9</sup>

Le 21 novembre 1869 en effet, dans le parc de l'Académie d'Agriculture à Saint-Pétersbourg, Netchaïev, aidé par quatre complices, exécutait leur camarade soupçonné d'appartenir à la police secrète et prêt à dénoncer l'organisation. Il est apparu plus tard, au cours du procès dont je vais parler, qu'il n'en était rien et que le jeune Ivanov voulait tout simplement quitter le groupe. C'était évidemment pour Netchaïev une cause suffisante de meurtre; son fameux Catéchisme déclare en effet que « *sévère envers lui-même, [le révolutionnaire] doit l'être envers les autres. Tout sentiment tendre et amollissant de parenté, d'amitié, d'amour, de gratitude et même d'honneur doit être étouffé en lui par l'unique et froide passion révolutionnaire. Travaillant froidement et sans répit à ce but, il doit être prêt à périr lui-même, et à faire périr de sa main tout ce qui empêche cet accomplissement.* » Exécuter Ivanov c'était donc une mesure de précaution mais elle s'appuyait aussi sur une mésentente personnelle et peut-être la crainte d'un rival.

Parmi les étudiants de cette Académie d'Agriculture se trouvait Ivan Snitkine, qui va raconter l'affaire à son beau-frère Dostoïevski. On connaît la suite. Dès le 19 décembre

---

<sup>9</sup> CONFINO Michaël, *Nečaev et le meurtre de l'étudiant I. Ivanov* [Une lettre inédite de German Lopatin à Natalie Herzen]. In: Cahiers du monde russe et soviétique. Vol. 8 N°4. Octobre-Décembre 1967. pp. 628-636.

l'écrivain informe son ami le poète Maïkov de son nouveau roman: « *Je commencerai un roman dans trois jours. Peut-être l'exécution en sera-t-elle exécration ; mais l'idée m'en tient à cœur plus que tout au monde.* »<sup>10</sup> Ailleurs il précise son projet: « *L'un des principaux événements de mon roman sera le fameux assassinat d'Ivanov, perpétré à Moscou par Netchaïev.* »<sup>11</sup> Le projet aboutira sous le titre *Les Démons* qui paraîtra en feuilleton dans le *Messenger russe* en 1871 puis en librairie deux ans plus tard.

C'est la même année 1871 que commence en juillet le procès. En effet le meurtre d'Ivanov avait permis à la police de remonter toute la filière, de procéder à des perquisitions puis à des arrestations. Netchaïev ne fera pas partie de la rafle ayant réussi à échapper à la police. Mais au moment même où il parvenait à s'enfuir vers la Suisse, le 26 mars 1869, Tkatcheff et Dementieva étaient arrêtés.

Les débats sont rapportés abondamment dans les journaux. On y apprend que Tkatcheff et sa compagne ont joué l'ignorance et que Dementieva a expliqué l'origine du tract de manières contradictoires. Dans un premier temps elle aurait reçu d'un étudiant le texte manuscrit et en aurait déposé quarante exemplaires sur un banc selon les instructions reçues; plus tard elle dira qu'émue par le sort des étudiants elle avait essayé de rédiger un texte pour leur venir en aide; mais sachant que son ami Tkatcheff avait ri de son texte elle n'avait pas avoué en être l'auteur.<sup>12</sup> Ces errements peuvent être diversement interprétés; s'agissait-il d'une volonté d'échapper au châtement ou au contraire un acte de résistance à l'ennemi? La ténacité affichée plus tard par Alexandrine dans la défense de ses convictions me conduit à privilégier cette dernière hypothèse.

Le jugement est connu début août : Tkatcheff est condamné à un an et quatre mois de prison, sa compagne à quatre mois.

Un mois plus tard, le 4 septembre 1871, le *Journal Officiel* reprend un article du *Pall Mall* de Londres qui nous donne des précisions sur la personnalité et les motivations d'Alexandrine:

« *Mlle Dementyeva, la conspiratrice qui vient d'être condamnée à quatre mois de prison pour avoir imprimé et publié une proclamation révolutionnaire adressée aux étudiants, appartient à une curieuse classe de la société féminine de Russie, qui, quoique d'origine récente, compte*

<sup>10</sup> CANNAC, René, *Netchaïev: du nihilisme au terrorisme*, Paris, Payot, p. 173.

<sup>11</sup> Ibid, p. 175.

<sup>12</sup> GAFFIOT, Jeanne-Marie, *Netchaïeff*, Lausanne, l'Age d'Homme, 1989.

déjà dans ses rangs un grand nombre de femmes de toutes les conditions. Ces dames s'appellent progressistes (Pierodovye). Elles professent la doctrine des droits de la femme dans sa forme la plus extrême; et bien qu'elles reconnaissent le mariage, elles repoussent complètement le principe que ce lien qui unit le mari et la femme doive continuer à les enchaîner l'un à l'autre dès que l'un des époux désire le rompre.

En conséquence, une progressiste ne se fait aucun scrupule d'abandonner son mari pour un autre homme du moment qu'elle en est fatiguée. Elle ne croit pas non plus que la cérémonie du mariage soit nécessaire, si ce n'est pour constituer un titre légal en faveur de l'enfant. Je connais ici, dit le correspondant, une famille progressiste se composant de deux dames, d'un étudiant en médecine, d'un ingénieur et de deux enfants. Tout ce monde-là reste sous le même toit et possède tout en commun. Le nom du garçon qui par parenthèse est baptisé, est Raison: la fille s'appelle Liberté. Les dames sont gouvernantes, et femmes et hommes font bourse commune de tout ce qu'ils gagnent et s'en servent pour les besoins de la maison et de ses habitants.

Mais, pour en revenir à Mlle Dementyeva; elle a dix-neuf ans, elle est jolie, je dirai même belle: elle a reçu une excellente instruction et est orpheline. Dans son témoignage donné devant la cour, elle a raconté de quelle manière elle était devenue progressiste.

J'ai vu, a-t-elle dit, quel sort terrible est réservé à une femme d'éducation lorsqu'elle est obligée de travailler pour gagner son pain. Il faut qu'elle se livre, du matin au soir, aux plus terribles fatigues pour se procurer à peine ce qu'il faut pour vivre. La raison en est que la sphère d'action de la femme est trop restreinte. Nos femmes pauvres des meilleures classes ne peuvent exploiter leur éducation que comme gouvernantes. Leur nombre augmente ainsi d'une telle façon que la concurrence devient accablante, ce qui amène une baisse dans le salaire. Je me suis donc décidée à ouvrir une école pratique pour les femmes où elles peuvent apprendre un état ou une profession. J'ai commencé par établir une imprimerie comme un premier pas de fait pour organiser une nouvelle branche de travail pour les femmes. Mais je n'avais pas d'argent. Je me suis endettée, et ayant obtenu un legs de 3000 roubles<sup>13</sup> qui devait m'être payé le jour même où je me marierais, j'ai cherché un époux. »

Et le *Pall Mall* poursuit:

« Mlle Dementyeva déclara alors, sans rougir, qu'elle avait été la maîtresse de M. Tkatcheff, journaliste d'un grand mérite, qui se mit aussi dans la conspiration, et qu'elle conclut avec lui

---

<sup>13</sup> Le salaire moyen d'un ouvrier à Moscou était de 189 roubles par an en 1879. En 1881 le traitement annuel d'un professeur d'université était fixé à 3000 roubles. 3000 roubles représentaient en 1870 12.000 F. Un ouvrier parisien gagnait alors à peu près 5 F par jour, ce qui constituait un revenu annuel de 1500 F par an. Un professeur gagnait 10.000 F.

*un mariage fictif, son mari ayant consenti par écrit à la quitter aussitôt la cérémonie terminée. Ces sortes de mariage-là, ajouta-t-elle, ne sont pas chose rare parmi les progressistes. Financièrement parlant, une femme qui devient indépendante par son propre travail, désire aussi se rendre légalement indépendante sous tous les autres rapports: et cela ne peut s'obtenir que par un mariage fictif qui ne la trouble jamais dès que la cérémonie matrimoniale est conclue. »*<sup>14</sup>

Dès sa vingtième année, Alexandrine affirme donc ses préoccupations « progressistes » en direction du peuple et spécialement des femmes qui vont motiver toute son action future. En cela elle est très proche d'Alexandra Annenskaia, la propre sœur de Tkatcheff, qui dans les années 1860-70 avait fondé des cours gratuits puis avait passé sa vie à publier des quantités de romans destinés essentiellement aux jeunes filles dans le but de former leur esprit d'émancipation.<sup>15</sup> Ils seront traduits en français à l'attention des jeunes filles de bonne famille.

Que devient-elle après le procès? On ne le sait pas avec exactitude. Son « mari » avait été condamné à un an et quatre mois de prison puis à l'exil dans son village natal. Pietr Nikititch Tkatchev était issu de la petite noblesse de province; il avait fait ses études de droit et avait déjà purgé une peine de deux mois d'emprisonnement à la forteresse de Cronstadt dès 1861. Il avait ensuite animé le premier courant populiste pour lequel il avait écrit de nombreux articles sous des pseudonymes divers. En 1873 il avait réussi à quitter la Russie et à se réfugier à Genève où il allait collaborer avec Lavrov avant de s'en éloigner pour publier la revue *Le Tocsin*. N'ayant pas réussi à transférer son journal en Russie, il s'était installé à Paris en 1880 où il collaborait au journal de Blanqui *Ni dieu ni maître*. Alexandrine l'avait précédé dans la capitale française et y avait commencé des études de médecine en 1878-1879.<sup>16</sup>

Les femmes furent admises progressivement à la faculté de médecine de Paris: quatre en 1868, trente-deux en 1878, cent-vingt en 1886.<sup>17</sup> Malgré l'intervention de l'impératrice Eugénie, convaincue que beaucoup de femmes renonçaient à se faire soigner par des hommes,

---

<sup>14</sup> Journal Officiel de la République française, 4 septembre 1871.

<sup>15</sup> Marina Ledkovsky, Charlotte Rosenthal, Mary Zirin, « Dictionary of russian women writers », Library of Congress, 1994.

<sup>16</sup> Dictionnaire des Marseillaises, collectif, éditions Gaussen, Marseille, 2012, 400 pages. Préface de Yvonne Knibiehler.

<sup>17</sup> CHRISTEN-LECUYER, Carole, « Les premières étudiantes de l'Université de Paris », *Travail, genre et sociétés* 2000/2 (N° 4), p. 35-50.

les résistances étaient nombreuses et dureront longtemps. Dans la revue *Marseille Médical* du 1<sup>er</sup> septembre 1895 on pourra encore lire ce beau plaidoyer contre les « docteurs en chignon » : « Vous représentez-vous par la pensée un Conseil de révision au 20<sup>e</sup> siècle. Une jeune doctoresse, dans tout l'éclat de ses trente printemps, faisant aligner devant elle une centaine de gars vigoureux, dans le costume aussi primitif que peu coûteux de Phryné devant l'Aréopage, c'est-à-dire comme Adam avant la faute. «Nus comme un plat d'argent, nus comme un mur d'église». Vous représentez-vous ce major féminin, flanquée de deux Pandores, palpant ces chairs viriles et introduisant son doigt mignon dans le canal inguinal de chaque conscrit, en lui demandant de tousser pour voir s'il y a une hernie. Si vous ne voyez pas d'ici pointer une hernie, relisez les contes de La Fontaine! »<sup>18</sup>

La proportion des étudiantes russes est importante dans le contingent des étrangères. Ceci s'explique par l'évolution de la législation au pays des tsars. En 1862 avaient été fermés les cours libres d'enseignement supérieur pour les femmes, ce qui avait conduit à une émigration féminine vers Zurich dès 1864. Mais bientôt les diplômes obtenus en Suisse ne seront plus reconnus par la Russie ce qui va entraîner à partir des années 1870 un départ des étudiantes vers les autres facultés européennes, notamment celle de Paris.

En 1892 Edouard Petit<sup>19</sup> dénombre les étudiantes russes de la capitale et analyse à la fois leur répartition disciplinaire et leurs motivations. Ainsi il relève la part écrasante des étudiantes en médecine: quatre-vingts, pour trois en Lettres, cinq en Sciences, une en Droit. Leurs choix sont dictés, selon cet auteur, par « un besoin d'une vie intellectuelle, vaste, immense, que n'enferme pas en son cadre étroit le despotisme des tsars (...) une tendance à s'émanciper (...) un désir incoercible de ne pas vivre en parasite dans la société. » Violamment anticlérical, Petit envisage les carrières qui sont fermées aux femmes à cause de la religion: « Devenir institutrice? La jeune fille russe n'y songe guère. À quoi bon? Si elle est intelligente, si elle veut vraiment élargir l'esprit de ses élèves, remonter au principe, parler de droit, de morale, de justice, elle ne le peut. Le pape est là qui assiste à la leçon, qui, de son ignorance, pèse sur la parole lourdement. Essayez seulement d'affirmer, dans une classe primaire, qu'on peut faire de l'eau avec de l'oxygène et de l'hydrogène. Un saint représentant du culte orthodoxe vous accusera de détruire la foi, de tuer l'œuvre du Créateur!... »Et il

---

<sup>18</sup> Cité par Yvonne Knibiehler: « Les femmes médecins à Marseille » in « Femmes et médecine », Sextant, volume 3, Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les femmes de l'Université libre de Bruxelles, 1995.

<sup>19</sup> PETIT, Edouard, *L'école moderne*, Paris, Delaplane, 1892.

laisse la parole à M<sup>me</sup> Tkatcheff « qui [dit-il] depuis tant d'années, en des notices, en des mémoires, en de courtes brochures, trop inconnues, hélas! défend la cause de l'étudiante russe. (...) Là-bas [poursuit-elle] au milieu des marais malsains, des forêts épaisses, au centre de la Russie ou dans les Toundras sibériennes, nous voyons tout un monde de malheureux, de moujiks, condamnés à mourir sans aucun secours. C'est à eux, à ces misérables, à ces infortunés, que nous allons donner toute notre énergie, tout notre dévouement, toute notre intelligence. Pour cent millions d'habitants, la Russie n'a que quelques milliers de médecins. Pour venir en aide aux pauvres et aux déshérités, nous serons doctresses! » Beau programme alors qu'au même moment le Tout-Paris fredonne « Doctresse » que Gil Blas publie avec cette illustration bien misogyne de la doctresse au chevet d'un patient qu'on devine mort pendant qu'elle lime ses ongles !

Alexandrine Tkatcheff, en attendant les diplômes lui permettant d'accomplir une si noble mission, poursuit ses études de médecine à Montpellier jusqu'en cet été 1884 où le choléra frappe à nouveau le midi de la France.

Le doyen de la Faculté de médecine de Montpellier écrit au maire d'Arles:

*« Montpellier le 26 juillet 1884.*

*Monsieur le Maire,*

*J'ai l'honneur de vous annoncer, par dépêche, l'arrivée à Arles de mon Collègue M. le Professeur Dubrueil, qui, vient, accompagné de plusieurs Professeurs-Agrégés, s'enquérir de vos besoins et étudier le caractère de l'épidémie.*

*Je devais venir moi-même accomplir cette mission, lorsque mon Collègue m'a réclamé le privilège de la remplir le premier.*

*J'ai la certitude que le meilleur accueil sera réservé à mes Collègues.*

*Agréez, Monsieur le Maire, l'assurance de ma considération distinguée.*

*Le Doyen, [signé Benoît]<sup>20</sup>*

*Ces Messieurs arriveront à une heure, dimanche 27 juillet c<sup>t</sup> ».<sup>21</sup>*

Les Archives Communales d'Arles ne nous apprennent rien d'autre sur cette mission des étudiants montpelliérains mais on peut avoir une idée de leur action et de leur

<sup>20</sup> Justin Benoît (1814-1893) élu en 1880 doyen de la Faculté de Médecine pour cinq ans. Il prend sa retraite en 1886.

<sup>21</sup> Archives Communales d'Arles J 90.

comportement au travers d'un compte-rendu d'une mission similaire conduite à Toulon. En effet, au même moment, le 22 juillet, la Faculté de Montpellier envoyait dans le grand port, foyer de l'épidémie, une délégation composée de deux professeurs agrégés, deux médecins et onze étudiants. Un rapport<sup>22</sup> sera rédigé par les deux professeurs et décrira précisément l'organisation des secours, notamment l'affectation des étudiants aux différentes ambulances que la municipalité avait installées dans des points stratégiques de la cité.

Nous ne bénéficions pas pour Arles d'un témoignage aussi précis. Nous ne savons pas, en particulier, comment fut organisé le service des cinq étudiants. Toutefois il est probable qu'ils furent répartis entre l'hôpital et les ambulances, notamment celle qui fut créée dans les locaux des anciens Haras encore vacants à ce moment-là<sup>23</sup>. Le Forum Républicain, journal hebdomadaire arlésien, nous apprend le 3 août 1884 que « *Diverses salles du Haras sont complètement installées pour recevoir les cholériques, qu'on va commencer à y transporter.* » Pour l'occasion, et le temps de l'épidémie, le lieu retrouva en partie sa vocation première; on sait en effet qu'il abrita l'Hôpital de la Charité de 1661 à la Révolution avant d'être vendu comme bien national puis transformé en haras en 1802.

Il y eut probablement un poste de secours au Salin de Giraud puisqu'Alexandrine Tkatcheff y fut signalée pour son dévouement. Le même Forum Républicain du 10 août 1884 cite sa présence: « *Le choléra s'étant sérieusement déclaré au Salin de Giraud (Camargue), M. le Sous-Préfet et M. le Maire avaient décidé de s'y rendre jeudi dernier [7 août]. M. le Préfet, qui, ce jour-là, passait à la gare d'Arles, résolut, en apprenant cette décision, de s'arrêter dans notre ville et d'accompagner ces messieurs dans leur visite. C'est ce qui a été fait. L'état sanitaire du pays a été trouvé en ce moment relativement satisfaisant. D'excellentes mesures de précaution et de désinfection ont été prises. Mlle [sic] Tkatcheff [sic], étudiante russe, un interne de l'hospice et M. Péchiney<sup>24</sup>, directeur de la Cie, ont accompagné les autorités dans leur voyage.* »

---

<sup>22</sup> LANNEGRACE, Paul (Dr), ESTOR, Alfred (Dr), *Rapport sur la mission médicale de la Faculté de Montpellier pendant l'épidémie de choléra à Toulon, adressé à M. le professeur Benoît, doyen de la Faculté de médecine.* [Signé : Estor, Lannegrace. (8 octobre 1884.)]. Source BNF.

<sup>23</sup> AC Arles J 91

<sup>24</sup> Jean-Alfred Rangod-Péchiney (1833-1907). Voir Bulletin des Amis du Vieil Arles, N° 86, juin 1994.

Ces étudiants étaient sous la responsabilité des médecins de la ville: Tardieu, Duffaud, Urpar, et Fanton. Eugène Fanton, médecin chef de l'hôpital, dont les Archives conservent une lettre émouvante, écrite trois semaines avant sa mort au service des malades.<sup>25</sup>

Ils étaient aussi en rapport étroit avec les membres des comités de secours aux victimes qui maillaient la ville, se calquant sur les territoires paroissiaux. C'est ce qui explique la présence dans les papiers de Gabriel de Cliou de la carte de M. Malcor (parfois orthographié Malchor) qui dans le sous-comité de Saint-Césaire était le responsable de la 7<sup>ème</sup> section, celle des faubourgs Cornillon et Barriol.

Le dévouement des étudiants de Montpellier, s'il n'alla pas jusqu'au sacrifice ultime, fut l'objet de la reconnaissance formelle de la Nation qui décida de les décorer. Et le 12 avril 1885 paraissait au Journal Officiel de la République française un décret datée de la veille par lequel le Président de la République Jules Grévy attribuait aux « *Personnes (...) qui se sont signalées par des services exceptionnels rendus pendant la dernière épidémie cholérique* » des décorations allant de Commandeur de la Légion d'Honneur jusqu'aux simples lettres de félicitations. On y trouve notamment pour la ville d'Arles les noms de:

Dr Gay, Maire d'Arles (Chevalier de la Légion d'Honneur)

Dr Pomme, premier Adjoint au Maire d'Arles (Médaille d'or de 1<sup>ère</sup> classe)

Dr Cartier, chirurgien en chef de l'Hôpital d'Arles (Médaille d'or de 1<sup>ère</sup> classe)

Achille Ferran, chef interne à l'hôpital d'Arles (Médaille d'or de 2<sup>ème</sup> classe)

Alfred Mistral, vice-président de la commission administrative des hospices d'Arles (Médaille d'argent de 1<sup>ème</sup> classe)

Jacques Blanc, membre du conseil municipal d'Arles (Médaille d'argent de 1<sup>ème</sup> classe)

Mme Tkatcheff (Alexandrine), élève de la faculté de médecine de Montpellier, déléguée comme interne à l'hôpital d'Arles (Médaille d'argent de 1<sup>ème</sup> classe)

de Cliou (Gabriel), élève de la faculté de médecine de Montpellier, délégué comme interne à l'hôpital d'Arles (Médaille d'argent de 1<sup>ème</sup> classe)

Ducasse (Léopold), élève de la faculté de médecine de Montpellier, délégué comme interne à l'hôpital d'Arles (Médaille d'argent de 1<sup>ème</sup> classe)

L'abbé Giraudon (Flavien-Auguste), aumônier de l'hôpital d'Arles (Médaille d'argent de 1<sup>ème</sup> classe)

---

<sup>25</sup> AC Arles J 91.

Mais le nom du Docteur Eugène Fanton ne figure pas au décret...

On peut noter que c'est à l'occasion de cette épidémie de 1884 que la médaille portable des épidémies a été créée.

Gabriel de Cliou a conservé précieusement le diplôme et l'a fait encadrer en pendant à la photographie du groupe d'étudiants. Je doute qu'Alexandrine Tkatcheff ait sacrifié à ce rituel trop « bourgeois » sans doute pour elle. Quand bien même elle l'aurait voulu, le choléra ne lui en aurait pas laissé le temps. Car l'épidémie, si elle quitte Arles assez rapidement, continue son chemin vers le Nord. Elle frappe d'une manière particulièrement meurtrière le village de Saint-Remèze en Ardèche (62 morts sur une population d'un millier d'habitants) et ira jusqu'à Paris.

Mais la contagion va s'abattre avec une singulière violence sur Naples pendant cet été 1884. Et Alexandrine Tkatcheff à peine libérée de sa mission à Arles se porte volontaire, seule, pour aller y soigner les cholériques. Ainsi nous l'apprend un entrefilet du Figaro daté du mardi 23 septembre 1884: « *Mlle Alexandrina [sic] Tkatcheff, étudiante russe à la Faculté de médecine de Montpellier, a traversé Marseille, se rendant à Naples, où elle va soigner les cholériques.* »

Dans la relation qu'elle publia à son retour, Alexandrine nous dit qu'elle partit dès l'annonce dans les journaux de l'apparition de la maladie. Pour cela, elle obtint des lettres d'introduction du doyen et de professeurs de la faculté de Montpellier. Elle fit également intervenir un sénateur italien professeur à l'université de Turin qui recommanda auprès du parlement italien cette jeune femme qui n'était pourtant qu'interne. Lorsqu'elle sera sur place, son sérieux lui vaudra le soutien des responsables sanitaires. Le professeur Mariano Semmola, qui était alors un maître incontesté du monde médical, l'autorisa même à publier dans son mémoire des extraits d'un ouvrage qu'il préparait sur le sujet.

Pourquoi avoir choisi Naples plutôt qu'une autre ville française? Sans doute à cause de l'ampleur de l'épidémie et du cadre dans lequel elle se répand. En 1884, Naples est la ville la plus peuplée d'Italie avec près d'un demi-million d'habitants; c'est aussi une ville où la densité

de population va de 64 hab/km<sup>2</sup> à 130 dans les quartiers les plus populaires, alors qu'elle est de 13 à Londres et 29 à Paris. La ville a le record européen de mortalité (31,8/1000 pour 20,6 à Vienne et 24,6 à Paris). Elle est aussi la ville d'Europe où les salaires sont les plus bas. Les conditions d'hygiène sont épouvantables et on dit que les touristes qui visitent Naples n'y boivent que du vin et se bouchent le nez.<sup>26</sup>

Conséquence de tous ces facteurs de risque, l'épidémie de choléra va être terrible: le 31 août 82 décès, les 10 et 11 septembre 550. En deux mois à peine on comptera 7.200 morts dans la ville soit la moitié des victimes de toute l'Italie. La panique s'installe et, chez les plus défavorisés, le soupçon qu'il y a une volonté de réduire la population pauvre; soupçon favorisé par l'intervention de la force publique pour isoler les malades. Les images du temps en ont gardé la mémoire.

Pourtant cette prophylaxie contraignante n'était qu'un geste désespéré pour tenter de juguler l'épidémie. Elle correspondait en outre à un besoin psychologique de réassurance contre cet envahisseur invisible. C'est ainsi que le comprit Alexandrine Tkatcheff lorsqu'elle rédigea à son retour à Montpellier ses observations sur le choléra à Naples.<sup>27</sup>

Elle témoigne sur les fumigations de soufre qui lui ont laissé un souvenir douloureux: « *Je ne pourrai jamais oublier, et les Napolitains encore moins, les célèbres feux de soufre. Habituellement l'air frais est peu disponible dans la basse ville; avec l'arrivée du choléra, il devint impossible de respirer même sur les hauteurs de Naples. Dès la tombée du soir le soufre brûlait partout, dans toutes les rues et artères et au milieu des jardins publics. Comme je détestais ces fumées de soufre! L'acide sulfurique cautérisait votre gorge, brûlait vos yeux et desséchait vos poumons.* »<sup>28</sup>

On peut aisément imaginer l'état de la jeune femme après trois mois de choléra à Arles puis à Naples. Mais son dévouement n'avait pas faibli et fut reconnu par la nation italienne. Le Journal Officiel du Royaume d'Italie du 16 janvier 1886 publiait le décret où figurait le nom d'*Alessandrina Tkacheff* décorée d'une médaille d'argent.

---

<sup>26</sup> SNOWDEN, Franck M, *Naples in the time of cholera, 1884-1911*, Cambridge University Press, 1995.

<sup>27</sup> TKATCHEFF, Alexandrine, « Un mois à Naples pendant l'épidémie cholérique de 1884 », Gazette hebdomadaire des sciences médicales, Montpellier 1885.

<sup>28</sup> Un pulvérisateur était utilisé à la gare d'Arles (AC, Arles, J 90)

Sans doute Alexandrine Tkatcheff avait-elle, pendant cet été 1884, amassé une belle expérience professionnelle sur ce choléra qu'elle avait déjà bien connu en Russie. Peut-être même aurait-elle pu s'appuyer sur ses observations pour en faire le sujet de sa thèse. Mais d'autres y avaient songé avant elle, notamment son camarade Achille Ferran qui, déjà chef interne à Arles en 1884, allait publier l'année suivante sa thèse sur le thème « *Du choléra à Arles et à l'hôpital en particulier* ». <sup>29</sup> Un autre camarade, Germain Rouch, qui avait fait partie, lui, de la mission des Montpelliérains à Toulon, la citera dans sa propre thèse.

C'est avec un tout autre sujet que notre étudiante va être reçue première femme docteur en médecine de la Faculté de Montpellier le 30 juillet 1888: « *Étude sur la situation hygiénique des ouvriers en Russie* ». <sup>30</sup> Choix qui tranche avec les thèmes habituellement traités par les étudiants et même un peu à la marge pour une thèse de médecine puisqu'il n'y est pas question de pathologies ni de traitements médicaux ou chirurgicaux. La thèse d'Alexandrine marque aussi la différence par son volume : alors que la moyenne est de cinquante pages, elle en consacre quatre-vingt-seize à son étude. Ces singularités qui auraient pu indisposer le jury l'amènèrent au contraire à octroyer une mention « bien » pour la thèse et même « très bien » pour la soutenance. Les préoccupations hygiénistes de Mme Tkatcheff étaient donc appréciées de l'université de Montpellier. Peut-on s'avancer davantage et penser que les idées politiques qui les sous-tendaient l'étaient aussi ? Ce serait hasardeux et, en tout cas, sortirait du cadre de ce travail. Mais l'engagement politique sans équivoque d'Alexandrine était bien connu de tous. N'écrivait-elle pas en conclusion de son mémoire sur Naples, trois ans plus tôt : « *À côté des améliorations sanitaires doivent marcher des réformes urgentes, réformes de l'ordre social. Quel mot effrayant vais-je prononcer ? La Révolution sociale ! ce loup-garou des gouvernements actuels. [...] Donnez à la révolution sociale son remède, les réformes que réclame le socialisme, [...] et alors le choléra ne sera plus dans le souvenir que comme ces fléaux du moyen-âge aujourd'hui disparus à jamais. Qu'on ne me dise pas que je veux faire de la politique sur le terrain du choléra. C'est le simple résultat de l'étude des sciences médicales. [...] Si c'est de la politique, cela, tous nos traités de pathologie sont des œuvres révolutionnaires, tous nos professeurs, des socialistes !* ».

---

<sup>29</sup> FERRAN, Achille, *Du choléra à Arles et à l'hôpital en particulier*, Montpellier, Typo-lithogr. Grollier et Fils, 1885, 55 pages.

<sup>30</sup> TKATCHEFF, Mme Alexandrine, *Étude sur la situation hygiénique des ouvriers en Russie*, Montpellier, Boehm, 1888, 96 pages.

La thèse d'Alexandrine est annoncée avec enthousiasme par de nombreux journaux qui évoquent à l'envi le dévouement de la jeune femme. Ainsi le *Rappel*<sup>31</sup> du 8 août écrit: « *Une dame russe, Mme Tkatcheff, qui s'était particulièrement distinguée à Arles, lors de la dernière épidémie cholérique, vient de conquérir, avec des notes excellentes, le diplôme de docteur en médecine de la faculté de Montpellier.* » Plus inattendu, un journal suisse, l'*Impartial de la Chaux de Fonds*, fait le même jour l'éloge du nouveau médecin: « *La Faculté de médecine de Montpellier vient de conférer, avec des notes excellentes, le grade de docteur à Mme Tkatcheff. Cette jeune Russe s'est particulièrement distinguée, il y a quatre ans, lors de l'épidémie cholérique qui sévissait dans le Midi. Elle avait été déléguée à Arles par la Faculté de Montpellier et elle soigna avec un admirable dévouement les malades atteints par le terrible fléau.* »

Mais c'est dans la *Gazette médicale de l'Algérie* qu'il faut aller chercher une étude détaillée de la thèse de Mme Tkatcheff.

« *Si nous ne connaissions pas Mme Tkatcheff, si nous ne savions pas avec quel soin scrupuleux elle a cherché les renseignements qui lui étaient nécessaires, si nous ne l'avions pas entendue exprimer le désir d'écrire avant tout une œuvre inattaquable au point de vue de la vérité, nous supposerions quelques-uns de ses tableaux exagérés et nous penserions que peut-être elle s'est inspirée des écrits socialistes des écrivains de son pays.*

*Il n'en est rien. Mme Tkatcheff cite des rapports officiels, donne le nom des inspecteurs délégués par les administrations du gouvernement pour surveiller les fabriques et leur population, reproduit les statistiques des hommes les plus compétents, appartenant à la médecine ou fonctionnaires de l'État. Nous sommes donc forcés de donner pleine confiance à ce qu'elle veut bien nous apprendre.*

*Et ce qu'elle nous apprend est profondément triste.* »

(...) « *En terminant son travail, Mme Tkatcheff a pris en pitié ses lecteurs, et ne voulant pas les laisser sous de trop tristes impressions, elle leur parle de quelques efforts tentés en faveur de réformes, attaquant à la fois et les procédés industriels et les conditions des travailleurs. Nous savons ce que valent ces sortes "d'eau bénite de cour." Que de*

---

<sup>31</sup> « Fondé en 1869 par l'entourage de Victor Hugo, *Le Rappel* rencontre rapidement un grand succès parmi un public d'étudiants, d'ouvriers et d'artisans. Républicain et fortement anticlérical, le journal se caractérise par son radicalisme et son ton tranché. Dans les années 1880, la concurrence de *La Lanterne*, *La Marseillaise* ou *La Justice* diminue son influence. » (Note de présentation du journal sur le site *Gallica* de la BNF).

*semaines, que de mois et peut-être d'années avant que les fabricants connaissent leurs devoirs et les ouvriers leurs droits! Quant à nous, nous avons une médiocre confiance dans les réformes légales; nous croyons plus efficaces les réformes morales et celles qui découlent d'une instruction plus complète sur l'hygiène et l'économie sociale.*

*La thèse de Mme Tkatcheff fit, devant le jury scientifique chargé de la juger, la meilleure et la plus profonde impression. Le professeur Bertin-Sans, le professeur Lameyrare et ses deux collègues, furent unanimes à en reconnaître toute la valeur. Nous nous associons au professeur Bertin-Sans lorsqu'il objecte à l'auteur de n'avoir pas ajouté quelques lignes d'analyse ou de critique à l'ensemble des « vœux » du professeur moscovite Yanjoul. Mais la thèse, alors, perdait son caractère médical et devenait un traité d'économie sociale. C'est sans doute pour ce motif que Mme Tkatcheff n'a pas cru devoir ajouter aucune considération à la série des sombres tableaux qu'elle a fait passer sous nos yeux.*

*Telle qu'elle est, cette thèse est excellente, et c'est une bonne action; elle provoquera une honte salutaire à la conscience russe, et fera naître quelques chauds rayons de justice et de pitié pour les parias de l'industrie.*

*Un travail de ce genre couronne dignement la longue période d'étude qu'impose l'austère profession médicale, durant laquelle, d'ailleurs, la jeune Russe avait déjà pu révéler les généreuses tendances de son individualité.*

*La ville d'Arles, en 1884, l'avait vue accourir auprès de ses cholériques, et lorsque l'épidémie fut terminée dans nos régions, elle partit pour Naples au moment où le terrible fléau exerçait ses plus cruels ravages. On comprend bien que sa dernière étude soit un cri d'angoisse et de miséricorde en faveur de sa patrie. »*

On pourrait s'étonner que ce soit un journal d'Afrique du Nord qui relate de manière aussi détaillée la thèse d'Alexandrine Tkatcheff, mais le nom de l'analyste, Anne Puéjac, fournit l'explication de cet article élogieux. Lorsqu'elle écrit son article dans la Gazette médicale de l'Algérie, Anne Puéjac habite Montpellier où elle fut pendant près de vingt ans sage-femme en chef de l'hôpital. Elle avait gardé des liens avec le milieu médical en Afrique du Nord ayant été sage-femme à Alger en 1863. Anne Puéjac avait acquis une grande renommée dans sa profession et son nom était souvent cité dans les traités et la presse médicale. À titre d'anecdote on peut citer l'exploit qu'elle réalisa à Montpellier le 13 juillet 1880: ayant reçu un bébé de 1 kg 800, ne paraissant pas à terme et en état de mort apparente, elle l'avait flagellé d'eau froide, mais ne parvenant pas à le ranimer elle avait imbibé le coin

d'une serviette d'eau bouillante et en avait aspergé la poitrine du bébé. L'enfant cria et fut sauvé! On ne sait pas s'il survécut longtemps à ce traitement de choc... ni dans quel état.

J'ai envie de vous rapporter une autre anecdote liée, cette fois, à sa mission d'expertise judiciaire. Elle fut appelée en 1869 à examiner une « dame » dont le mari soutenait qu'elle ne présentait aucun des organes de la féminité et demandait l'annulation du mariage, ce qu'il obtint. Notons à ce propos qu'elle était alors la seule femme qui ait assumé ce rôle d'expert médical. Anne Puéjac était par ailleurs une « féministe » bataillant sans relâche pour démontrer l'égalité intellectuelle entre les deux sexes. Elle était aussi une militante hygiéniste dès ses premières armes en Algérie<sup>32</sup> et luttait contre le tabac au sein d'une « Société contre l'abus du tabac » où elle parla en 1878 du « *Rôle de la femme dans la croisade contre l'abus du tabac.* » Enfin elle fut une pacifiste convaincue, membre de la Ligue des femmes pour le désarmement international et signataire de l'appel du 15 août 1900 pour la paix. Anne Puéjac, grande aînée d'Alexandrine, sera son modèle.

Après sa thèse Alexandrine Tkatcheff ne s'installe pas tout de suite comme médecin, ou du moins nous n'avons pas pu l'établir. Mais elle participe l'année suivante au premier Congrès international d'Assistance réuni à Paris à l'occasion de l'exposition universelle de 1889.

Du 28 juillet au 4 août le professeur Théophile Roussel rassemble « *les savants de tous les pays qui voudront discuter les questions se rattachant au progrès de l'assistance publique.* » Alexandrine, qui habite alors à Paris, figure dans la délégation russe en compagnie de personnalités reconnues du monde scientifique. Il y a d'abord le Dr Nicolas Bajenoff, membre de la Société anthropologique de Paris et directeur de l'hôpital d'aliénés de Moscou à Riazanne. La même année il participe au Congrès international d'archéologie préhistorique de Paris où il habite 1 rue Cabanis, c'est-à-dire l'hôpital Sainte-Anne. C'est un aliéniste reconnu. Dimitri Drill, autre membre de la délégation, est avocat à Saint-Pétersbourg; il vient de publier à Moscou un ouvrage sur la psychologie du crime où il aborde la question de l'enfant criminel. Il a eu des ennuis avec la Faculté de Moscou parce que jugé trop fervent partisan des idées nouvelles en matière de criminalité.<sup>33</sup> On le retrouvera quelques années plus tard dénonçant les conditions de détention au bagne de Nouvelle-Calédonie. Frédéric Erisman, autre compagnon d'Alexandrine au Congrès, est un médecin zurichois; ayant épousé la

<sup>32</sup> *Mémoire sur l'hygiène de la première enfance en Algérie*, Alger, imprimerie Bouyer, 1863.

<sup>33</sup> *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, Paris, Presses Universitaires de France, 1888.

première femme docteur russe, il travaille à Saint-Pétersbourg comme médecin avant de poursuivre des activités scientifiques dès 1879 à l'Université de Moscou. Enfin Sergei Korsakoff est alors un jeune médecin qui a rédigé sa thèse en 1887 sur la paralysie alcoolique; il sera très vite professeur à la nouvelle clinique universitaire de psychiatrie et le fondateur de l'école de psychiatrie russe. La jeune doctoresse, déjà remarqué à Naples et à Montpellier, est désormais « dans la cour des grands » alors qu'elle n'a obtenu son diplôme que l'année précédente.

Alexandrine Tkatcheff prendra une part importante au Congrès. Non seulement elle y fera une communication reprenant une partie de sa thèse qui sera publiée sous le titre *L'hygiène des ouvriers en Russie*<sup>34</sup> mais elle participera activement aux débats, quelquefois de manière très vive, pour défendre l'image de la femme. Ainsi lorsqu'un délégué anglais parlant de l'encadrement des jeunes enfants constate, sous les rires des congressistes, qu'on peut difficilement trouver « *des dames très douces, très charitables, très sages surtout* », il s'entend répondre:

*« Mesdames, Messieurs, je viens relever le gant que nous a jeté le précédent orateur. Il a déclaré qu'il était difficile de rencontrer des femmes intelligentes et instruites [protestations]. S'il n'est pas toujours aisé de trouver des femmes pour les fonctions publiques, ce n'est ni l'intelligence ni le dévouement qui leur manquent [très bien], mais c'est que les hommes ont établi entre elles et ces fonctions un obstacle infranchissable, et cela en France peut-être plus que partout ailleurs. Vous avez ridiculisé la femme savante [applaudissements]. Eh bien! Messieurs, vos mères, vos sœurs, vos compagnes braveront tous les dangers, elles vous l'ont plus d'une fois prouvé, mais elle reculeront devant le ridicule, que vous-mêmes, pas plus qu'elles, n'osez affronter. On sait qu'en France plus que partout ailleurs le ridicule tue. Nous autres étrangères, lorsque nous venons chez vous, nous sommes déjà cuirassées par les critiques que nous avons encourues chez nous; aussi sommes-nous moins sensibles à ces considérations que vos compatriotes. Cependant, croyez-le bien, changez, je ne dirai pas vos lois, mais vos mœurs et vous trouverez aussitôt un précieux appui parmi les dames françaises. [Très bien! Applaudissements prolongés.] »*

Des journaux aussi prestigieux que *The Lancet* de Londres ne ménagèrent pas leurs louanges à cette jeune femme qui avait pris part avec le même enthousiasme à d'autres congrès organisés dans le cadre de l'exposition universelle de 1889, notamment celui traitant

---

<sup>34</sup> Paris, Bibliothèque des Annales économiques, 1889, 18 pages.

des accidents de travail ou un autre des institutions féminines où elle plaida en faveur de l'accès des femmes au professorat de médecine.

Devant ces prises de position très engagées d'Alexandrine en faveur des femmes, on peut se poser une question : quelle était sa vie personnelle ?

Nous avons vu qu'elle avait contracté un mariage avec Tkatcheff et depuis que nous avons fait sa connaissance c'est sous le patronyme de son mari qu'Alexandra Dementiev apparaît. Mais vécut-elle seulement avec lui? On peut en douter si on considère les dernières années de la courte vie de Pierre Tkatcheff. Après avoir fondé à Genève la revue « *Le Tocsin* » il avait tenté de la transférer en Russie. Sans pouvoir y parvenir il s'était installé à Paris en 1880 où il collabora avec Blanqui. Tkatcheff avait pris ses distances avec nombre de révolutionnaires russes et fréquentait peu ceux qui étaient réfugiés à Paris. On le voyait cependant prononcer un discours à l'enterrement de Blanqui en janvier 1881, puis assister un an plus tard aux obsèques de Louis Blanc le 12 décembre 1882. Ce sera sa dernière apparition en public. Quelques jours après, la police arrête un homme dans un état d'ébriété manifeste qui déclare être Jules Joffrin, conseiller municipal de Paris. Il est conduit à l'hôpital Sainte-Anne et c'est là qu'une jeune Russe, docteur en médecine à Paris, reconnaît en lui Pierre Tkatcheff.<sup>35</sup> L'internement sera prononcé et le mari d'Alexandrine mourra fou à Sainte-Anne le 4 janvier 1886 à midi. Sans doute le *delirium tremens* était-il en cause puisqu'il avait déjà été interpellé pour ivresse; mais on ne peut oublier que Tkatcheff proposait, pour régénérer la Russie, d'exécuter tous les sujets du tsar de plus de 25 ans! L'acte de décès<sup>36</sup> stipule qu'il est âgé de trente-trois ans et qu'il est l'époux d'Alexandrine Dementieff, âgée de trente-trois ans sans profession, demeurant à Montpellier. Les âges sont faux pour les deux; lui a 42 ans, elle 36. L'erreur est compréhensible puisque Tkatcheff n'avait plus ses facultés et qu'il vivait seul. Le Journal des Débats du 8 janvier rapporte la cérémonie des obsèques au cimetière d'Ivry<sup>37</sup> où ont pris la parole « *l'historien Pierre Lavrow*<sup>38</sup>, *le poète Grégorief, le colonel Nicolas Sokolof et M. [Édouard] Vaillant, membre du Conseil municipal de Paris* ».

<sup>35</sup> Journal des Débats, 20 décembre 1882.

<sup>36</sup> État-Civil de Paris, XIV<sup>e</sup> arr. décès 1886 n° 39.

<sup>37</sup> Cette inhumation fut provisoire ; aujourd'hui il n'existe pas de tombe à son nom au cimetière d'Ivry.

<sup>38</sup> Sa présence étonne car on sait que les deux hommes avaient pris des routes divergentes.

Alexandrine n'est pas présente aux obsèques de son mari et habite bien à Montpellier. La carte de visite nous indiquait déjà une adresse, l'état nominatif du recensement nous en dit davantage. Son domicile était au faubourg de Celleneuve, île Viols n° 42; dans le foyer habitent « *Paul Tatcheff [sic], 42 ans, rentier, mari; Alexandrine Dementieff, 35 ans, étud. médecine, femme.* » Si l'on en croit la date du début du recensement, 30 mai 1886, les renseignements concernant les Tkatcheff sont faux: le mari était déjà mort depuis au moins cinq mois. Peut-on faire l'hypothèse que sa femme ignorait son décès? Ou bien tenait-elle à son statut de « dame » pour terminer sereinement ses études... Les zones d'ombre sont nombreuses dans cette famille. Ainsi on ne connaît pas d'enfant pour le couple. Toutefois il existe une descendance pour Pierre Tkatcheff qui, le 21 juillet 1882, allait déclarer à la mairie du 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris la naissance d'un fils prénommé Pierre, dont il assumait la paternité et dont la mère était Marie Adeline Maréchal, âgée de 24 ans, sans profession, demeurant 19 rue Berthollet (coïncidences : Alexandrine habitera en 1889 au 13 bis de la même rue et l'un des témoins est étudiant en médecine d'origine russe probablement...) Six mois plus tard le père sera interné à Ste Anne. Le jeune Pierre se mariera à Château-Thierry et sera tué en août 1914 laissant une descendance qui subsiste aujourd'hui.

Ces questions matrimoniales, nous l'avons vu, étaient sans importance pour Alexandrine ; seule comptait sa mission.

Après son passage à Paris en 1889 où il n'est pas sûr qu'elle ait exercé la médecine mais où elle assiste au bal des étudiants russes en 1891, nous retrouvons Alexandrine Tkatcheff à Marseille, première femme médecin à s'installer dans la ville en 1895. Elle n'y restera que trois ans, accueillant les femmes dans son cabinet de la rue Paradis le mercredi et le vendredi de 14 à 16 heures.<sup>39</sup> On peut attribuer la brièveté du passage d'Alexandrine à Marseille au climat profondément misogyne du milieu médical dans la cité phocéenne dont nous avons donné une illustration plus haut. La situation d'ailleurs n'évoluera que très lentement en faveur des femmes. Jusqu'en 1930 il n'y aura pas de Faculté de Médecine à Marseille mais une École ne les accueillant qu'avec beaucoup de réticences : elles ne seront encore que 13 en 1948<sup>40</sup>.

---

<sup>39</sup> Article de Yvonne Knibiehler in Dictionnaire des Marseillaises, collectif, éditions Gaussen, Marseille, 2012, 400 pages.

<sup>40</sup> Femmes et Médecine: Revue SEXTANT (revue bisannuelle publiée par le Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les Femmes) n°3 Hiver 1994-1995, Bruxelles

Si Alexandrine Tkatcheff exerça brièvement à Marseille, elle se donna entièrement à sa mission même si elle ne parvint pas à échapper au cantonnement imposé par la société: les maladies des femmes, des enfants, les dispensaires. Ainsi, en dehors de son cabinet, la jeune femme se dévoue dans les bureaux de bienfaisance de Marseille. On la retrouve participante du concert-spectacle de charité organisé au bénéfice du Dispensaire des enfants malades de la rue Saint-Sébastien, en janvier 1897, où elle côtoie la meilleure société de la ville réunie par la comtesse Gilbert des Voisins, la fondatrice.<sup>41</sup> Ce dispensaire était dirigé alors par une autre pionnière de la médecine féminine, Anna Hamilton, qui séduite par cet établissement d'avant-garde, y forgera sa vocation avant de fonder à Bordeaux la première école d'infirmières. Le bâtiment existe toujours avec sa plaque même si le dispensaire a été supprimé en 1993 ; il abrite aujourd'hui une crèche « La Tartine ».

Après son départ de Marseille, on retrouve Alexandrine Tkatcheff médecin près de Paris, 2 rue des Clozeaux à Malakoff. Mais on sait qu'elle était déjà dans la région parisienne depuis quelques années. Elle fut même présente aux obsèques de Pierre Lavrov, au premier rang du deuil, le 11 février 1900: « *Derrière le corbillard, conduisant le deuil, suivent Mme Négreskoul, fille de Pierre Lavroff: M. et Mme Roussanoff et Mme veuve Tkatcheff, dont le mari, un ancien terroriste polonais, est mort il y a quelques années à Sainte-Anne.* »<sup>42</sup>

L'exercice de la médecine à Paris sera de courte durée pour Alexandrine Tkatcheff car un devoir supérieur l'appelle ailleurs. En effet, la Russie vient d'entrer en guerre avec le Japon le 8 février 1904. Alexandrine Tkatcheff reprend donc la route et s'engage à nouveau comme médecin volontaire. On sait que le conflit, malgré sa brièveté, sera très important: 156.000 morts, 280.000 blessés, 77.000 prisonniers. Notre héroïne figure au nombre de ces derniers; elle serait même la première doctoresse à être prisonnier de guerre. Mais comme si cela ne suffisait pas à cette femme de cinquante-quatre ans, elle profite de sa détention pour endoctriner ses camarades de captivité. À ce titre elle ne quittera les prisons japonaises que pour retrouver les geôles russes.<sup>43</sup>

Dès lors on perd la trace d'Alexandrine Tkatcheff. La guerre contre le Japon n'était pas terminée que déjà des troubles politiques se succédaient en Russie et allaient culminer avec le

---

<sup>41</sup> Journal de Marseille « La Vedette » du 16 janvier 1897.

<sup>42</sup> Journal « Le Matin » 12 février 1900.

<sup>43</sup> ULAM, Adam Bruno, *Prophets and Conspirators in Pre-Revolutionary Russia*, 1998, Transaction Publishers, New Brunswick. Pages 177-178

Dimanche rouge et la mutinerie du cuirassé Potemkine sur lequel flottera le drapeau rouge. On connaît la suite. Qu'est-il advenu alors de celle dont le dévouement faisait l'admiration des Arlésiens en 1884? Sans doute sera-t-elle restée en Russie. Tout ce que nous avons découvert de sa vie nous porte à croire qu'elle a continué, sans doute jusqu'à l'épuisement de ses forces, à servir concrètement les idéaux de sa jeunesse en passe de triompher, le croyait-on, dans cette Russie qu'elle avait dû quitter si jeune.

Comme je le disais au début de cet exposé, la photo des étudiants de 1884 nous a conduits bien loin d'Arles. Elle aurait pu nous amener à parler des autres compagnons d'Alexandrine. De Léopold Ducasse qui retournera dans ses Pyrénées natales exercer la médecine à Sarrancolin, se mariera en 1891, touchera à la politique auprès des monarchistes, tombera malade en 1899 et mourra à 41 ans le 4 octobre 1900 laissant une veuve elle-même assassinée par un cambrioleur le 27 août 1933 alors que son fils, lui-même médecin, était tué à Verdun le 24 août 1916<sup>44</sup>. De Gabriel de Cliou qui s'engagera, aussitôt sa thèse en poche, comme médecin des Messageries Maritimes. Il connaîtra une vie insouciant, faisant bombance avec ses amis sur terre ou sur les paquebots de la belle époque. Vie aussi insouciant que brève qui se terminera à 37 ans, ravagée par les « souvenirs » de trop nombreuses escales.

J'ai préféré m'attarder devant la figure mystérieuse et attachante de la bouillante Alexandrine Tkatcheff, si évidemment fidèle à ses idéaux qu'elle inspirait au journaliste du pourtant très conservateur *Forum Républicain* ce bel hommage:

« Mlle [sic] Tkatcheff, l'étudiante en médecine de Montpellier qui est venue donner des soins à nos cholériques, est partie pour Naples pour y continuer courageusement son œuvre de dévouement et d'abnégation. »

---

<sup>44</sup> Renseignements dus à l'obligeance de M. Pierre Hillenweck, descendant de Léopold Ducasse.